

Ce labo, un sas des possibles

Valérie Lauden

This lab, an airlock of possibilities

Abstract

How could a research laboratory participate in the work dynamics of professionals in the medical-social and health fields?

The author's testimony illustrates the encounter with a laboratory that could appear to be "on the fringe", but which in its effects brings ethnography to life, allows for encounters and research.

The author describes here, from his place, the function of a laboratory of ethnography and its effects on the production of research, but also and especially its impact in the dynamics of training of the actors of the medical-social, through the trainer.

Keywords: ethnography, life history, time shift, moments of possibilities

A. Cheminement, arrivée dans ce laboratoire

J'ai commencé mon parcours universitaire par un DEUG en licence de psychologie, alors que j'étais inscrite sur une orientation Math sup bio. C'est un événement familial qui a ouvert une boîte de pandore familiale, et je tends à penser aujourd'hui que je me suis chargé de donner sens à ce qui se passait pour notre famille.

J'ai poursuivi par des études en soins infirmiers et un exercice professionnel en psychiatrie, plus particulièrement auprès des enfants et des adolescents. Une succession d'événements m'a amené à m'interroger sur ma place au sein de l'institution, et j'ai alterné entre études, poste de cadre de santé, à nouveau études, poste de formatrice en soins infirmiers, puis formatrice indépendante.

J'ai intégré l'université de Paris 8 sur le master EFIS en 2010. Ce moment universitaire a engagé une modification existentielle profonde. Je souhaite partager ici un extrait de mon journal témoignant de l'arrivée à Paris 8.

“Samedi 30 octobre 2010: Journal de formation: à la croisée des chemins

Tout d’abord peut-être commencer par ce retour à Paris et plus particulièrement en Seine Saint Denis. Venir en Seine Saint Denis c’était tout d’abord refaire un lien avec le passé, revenir sur ces lieux que j’avais quittés il y a presque 30 ans, me laissant l’empreinte d’un événement non clôturé.

D’abord revenir sur les lieux. Combien de fois depuis ces derniers mois, n’ai-je pas senti la volonté de ne pas revenir, en trouvant divers prétextes. Je ne trouvais pas d’hôtels, l’organisation familiale me paraissait compliquée, la distance conséquente à faire en voiture, et puis ce n’était qu’un premier regroupement, il y en aurait d’autres. A quoi bon y laisser tant d’énergie, je reverrai ça après. Mais le ça il reviendra me tarauder tant que je n’y serai pas allée.

Je reste toujours émerveillée par les capacités de notre psychisme, à rebondir, à me surprendre. Il a fallu une nuit, pour que les souvenirs reviennent, que je puisse nommer ce qui était resté coincé là et qui me faisait si peur. J’ai pu faire des liens entre des événements vieux de trente ans et certaines de mes attitudes, pensées presque prés conçues, lors de cette nuit là. J’ai beaucoup pleuré, j’ai aussi beaucoup nommé. Qu’est-ce que je me suis sentie sereine, en harmonie avec moi même, comme si la boucle était faite, comme si j’avais enfin clôturé cette nuit là, une nuit vieille de 30 ans.

Le plus incroyable dans l’histoire comme me le soulignait une collègue, c’est que sur un certain nombre de masters le seul, eh oui le seul qui a attiré mon attention c’est celui-là. Il a fallu que je bataille pour avoir un financement pour ce master, et puis après il a fallu que je tienne bon quand on a voulu me réaffecter dans mon établissement d’origine pour deux ans le temps de la durée du master. J’ai tenu bon, parce que j’y tenais, malgré cette angoisse sourde qui hantait de plus en plus mes nuits à l’approche du retour en Seine Saint Denis. C’est le lieu de mon père, il n’y est plus, maintenant il n’est pas très loin de Saint Denis mais sur l’île de la Réunion. Je ne lui ai pas dit que j’y retournais, je voulais faire le chemin seule. Et je ne regrette pas. J’ai fait un chemin que je devais finir, pour poursuivre le mien. Qu’y a t’il eu de si dramatique. Rien de bien méchant, mais juste essentiel. Et aujourd’hui je comprends encore mieux ce à quoi je tiens. Juste un vécu violent que je n’ai pas pu nommer, ni adresser à qui de droit au bon moment. Je crois que c’était restée enkysté.

Et puis samedi matin, direction l’université Paris 8. Je les ai vus qui attendaient près de la porte fermée, j’ai pris mon temps pour vivre ces instants. Nous sommes montés à la salle dédiée à ce regroupement. Les professeurs ont installé les tables

nécessaires pour eux, nous nous sommes tous installées. Et puis Francis Lesourd a pris la parole, Remi Hess s'est installé au fond de la classe. Et là au bout d'une heure, où j'ai entendu parler une langue commune, j'ai perçu que j'allais prendre du plaisir à reprendre des études. J'ai saisi pourquoi j'avais tenu bon ces derniers mois contre ma direction et contre mes vieux démons aussi. Comme une évidence.

Premières lectures

Je lis tantôt le cours de Francis Lesourd sur l'imaginaire, en ce moment la notion d'épiphanie, tantôt celui de Swann Bellele, et son journal de recherche, tantôt la théorie de l'expérience. Ces cours sont fabuleux. Aurais je assez de temps pour tout lire dans le détail? Je sais bien que non, car je lis, je pense, je m'évade, je relis, ce n'est jamais pareil. Un effet de délectation, avec l'envie de ne pas aller trop vite.

La seule chose que je sais, c'est que je veux poursuivre, prendre mon temps, et garder ce temps de recherche, de réflexion. De plus j'en vois déjà les effets dans ma pratique: ma pensée, en tout cas son énonciation se précise et s'affirme. Je vais bien, comme un équilibre, c'est plutôt agréable ”.

J'ai poursuivi en doctorat en 2014 un an et demi sur Nantes. Je cherchais un espace qui me permette de nourrir, de supporter mes questionnements, ma recherche. J'avais lu un ouvrage “mythe de l'identité” de Patrick Boumard, Georges Lapassade et Michel Lobrot, lors de l'écriture du mémoire de recherche. Cet ouvrage m'avait beaucoup bousculé, et permis un changement de vision tant dans ma recherche, que dans ma pratique, et aussi au niveau existentiel. On peut, peut être, parler d'un ouvrage phare qui initie un changement existentiel.

Décidée à poursuivre ma recherche dans un contexte porteur, j'ai cherché à rencontrer des docteurs en sciences de l'éducation, ayant l'habilitation HDR, pour tenter de poursuivre ma thèse. J'ai immédiatement pensé à Patrick Boumard, et l'ai contacté. Il m'a proposé de participer aux rencontres du laboratoire, j'ai accepté. C'était début 2016.

L'arrivée chez Patrick et Rose-Marie

Je me souviens d'arriver chez Patrick et Rose-Marie, après avoir rencontré Philippe Corre de Quimper, de faire covoiturage, d'arriver avec un plat pour partager un repas, de rencontrer les personnes présentes ce jour là.

Je me souviens surtout de ce qui m'habitait à ce moment là: de l'espoir, du plaisir, de la rencontre, des questions qui continuent de se présenter, une recherche qui se poursuit, au moins dans mon esprit.

Je me souviens d'une question de Patrick: pourquoi?, pourquoi la thèse?, pour une reconnaissance? Je n'y ai pas répondu d'emblée. La question aujourd'hui n'est plus, la réponse s'est affinée: Pour continuer à penser l'incompréhensible, pour continuer à construire, pour partager collectivement.

Et puis il y avait aussi ce côté qui me paraissait atypique de ce laboratoire, et qui m'attirait beaucoup: un laboratoire hors les murs de l'université. Ça me renvoyait à Paris 8 et les cours, les recherches au sujet de tout ce qui s'apprend, se vit "à la marge". J'avais le sentiment de retrouver l'esprit de Paris 8 qui m'avait tellement bouleversée, tellement convenu, et j'avoue que j'en étais extrêmement satisfaite. C'est comme si ce labo, du fait de sa fonction critique, m'autorisait à continuer des "dispositifs" à la marge, pour continuer à mettre l'Humain au coeur de mes préoccupations.

Ça c'était le premier moment. Et puis il y a eu des rencontres, notamment avec Guy Berger autour d'un repas de crêpes ou de galettes, selon le mot utilisé. Et puis aussi Françoise Chébaux. Des moments qui viennent supporter, alimenter le questionnement, l'envie de comprendre, de chercher.

La question de la motivation, du pourquoi?

Intégrer un laboratoire, poursuivre en thèse? En effet pourquoi? tout simplement parce que j'avais pris beaucoup de plaisir à chercher, à décortiquer, à multiplier les angles de vues pour comprendre un phénomène et sortir "des sentiers battus". Ça avait pris sens pour moi, cet espace était un espace d'une richesse extrême, où je me sentais à ma place, où mes questions, mes incompréhensions avaient toute leur place, et étaient même nécessaires pour initier le processus de recherche. Dans cet espace j'ai pu mesurer que ce qui dérangeait avait sa place, le dérangement n'était pas un problème mais peut être même la solution.

Alors mes motivations? poursuivre avec cette place, ce moment tiers dans ma vie, qui m'est nécessaire pour "être" dans ma pratique professionnelle, pour "être" aussi personnellement dans ma vie de tous les jours avec ma famille, mes amis, l'environnement et le contexte, pour "être" tout simplement. Pour cultiver un certain décalage.

Ce lieu est le moment de la recherche, où la confrontation de points de vues existe et se vit, où les recherches se parlent, se partagent pour tenter de comprendre le monde. Je le distingue du moment tiers de la supervision qui permet de comprendre les interactions entre humains, avec le réceptacle, le support de projection que nous pouvons parfois être.

Pour clore sur la question de la motivation, je clôturerai mon propos par une anecdote. Je me souviens d'une collègue qui était partie en formation master, car il fallait avoir un master pour pouvoir continuer à exercer en tant que formateur en institut de formation. Me parlant de sa formation, au terme de celle-ci, elle témoignait avec vivacité que "ça avait été lourd", et que "ça lui avait coûté deux ans de sa vie". Elle me faisait part d'une certaine admiration à mon égard, d'un courage à poursuivre en thèse. Je n'osais pas lui dire que ses propos me dépitait, que je venais pour ma part de gagner au moins deux ans de ma vie, et que je n'aspirais qu'à poursuivre sur cette voie fort éclairante. Ma motivation est sûrement à cet endroit, où je trouve que l'on y gagne en moment de vie, en dynamique, en subtilité de perception et de compréhension.

B. Un labo de recherche en ethnographie, hors des murs de l'université

L'ethnographie: mes références, sa place dans mon quotidien

J'avoue qu'au début je me suis surtout préoccupé de l'ambiance, des réflexions, de la manière de fonctionner, et ça, ça m'allait bien. Je voulais encore vivre ce que j'avais connu en 2010.

Alors l'ethnographie? Qu'est-ce donc? Une compréhension, ou en tout cas un essai de compréhension du fonctionnement des humains, au sein d'une société, d'une institution, d'une culture, d'une profession, d'un moment de la vie. C'est à la fois une compréhension de l'humain, des humains, du contexte et des phénomènes qui s'y développent.

Il y est question d'observation impliquée, sur le terrain parmi les sujets, l'environnement. Cela permet d'observer, et de vivre ce qui se vit. Cela vient aussi poser la question de ce qui est fait de l'implication du chercheur, des moyens utilisés pour explorer cette implication, et y donner sens.

La question des références, des auteurs de référence n'est pas évidente, car je me perçois dans mon parcours dans une traversée de nombreux courants, pour sans doute chercher à donner sens à ce que je rencontre, à ce qui me traverse. Je ne me

perçois pas en référence à un courant mais à une multitude de courants et de références, qui ont eu leur place à un moment de ma vie:

—>La Psychologie avec la psychanalyse, la psychothérapie institutionnelle;

—> La psychosociologie, l'analyse Institutionnelle, la pédagogie institutionnelle mais davantage versus psychosociologique et autogestion pédagogique.

La psychanalyse a eu un temps une place importante dans mon parcours pour comprendre les troubles, les traumatismes que portaient les enfants que je rencontrais en pédopsychiatrie. Mais j'ai exploré la psychanalyse dans un sens d'ouverture. Une psychanalyse, que je décrirai "ouverte", pas unique mais plurielle, une psychanalyse de différents auteurs, de différents horizons, dont le seul intérêt était d'apporter un éclairage pour accompagner au quotidien les enfants dans leur parcours de vie, de croiser les éclairages théoriques dans un essai transductif pour servir l'enfant qui avait besoin d'être accompagné. Alors il y a Freud, Lacan, Dolto, Melanie Klein, Ferenczy, Boris Cyrulnick, Didier Anzieu, Denis Vasse, et bien d'autres.

Puis en lien avec un autre temps de mon parcours professionnel, j'ai complété par René Kaës, Marcel Sassolas, Jean Oury et la psychothérapie institutionnelle, pour comprendre les groupes, leur fonctionnement, et surtout la fonction soignante du groupe en psychiatrie.

Et puis troisième temps de mon parcours professionnel, où prend place la question de la pédagogie davantage de type institutionnelle, en expérimentant de donner une place aux étudiants dans la co-création des dispositifs d'apprentissage, dans une participation conjointe aux processus de recherche, dans la participation à l'évolution de l'institution notamment lors de moments de crise de l'institution où le formateur (ou parfois l'étudiant) devenait le bouc émissaire. Comprendre le phénomène, ce qui se passe, met les étudiants d'emblée dans processus de recherche conjointe.

À Paris 8, j'ai rencontré ce que je cherchais, avec notamment Georges Lapassade, René Lourau, Remi Hess, Patrice Ville, René Barbier, Patrick Boumard, Michel Alhadef Jones, Edgar Morin et bien d'autres que j'oublie certainement.

L'ethnographie dans mon quotidien professionnel

L'ethnographie se manifeste dans mon quotidien professionnel par une posture d'observateur impliqué. La pratique du journal a une place importante dans ma pratique, dans mon existence, et me permet de poser mes observations, pour amorcer

une distance propice à la réflexion, à la compréhension des phénomènes que nous traversons et qui nous traversent.

Ma pratique est intriquée à la démarche de recherche, et la démarche de recherche ne peut pas exister sans l'immersion dans une pratique. La recherche, à chaque moment de mon parcours professionnel a été un support, et un moment tiers pour me ressourcer, et continuer à comprendre les phénomènes qui se produisaient dans ma pratique du quotidien, quelle que soit ma fonction (infirmière, cadre de santé, formatrice). Comme un espace pour aussi se protéger de la violence que peut renvoyer le quotidien, et ainsi élaborer, transformer cette violence.

L'espace de recherche, notamment lors de mon master 2, alors que j'étais en poste de formatrice en institut de formation en soins infirmiers à 60%, me permettait de ne pas être seule, face au dérangement que venait provoquer mon sujet de recherche auprès de mes collègues et de l'institut de formation où j'exerçais. Ma pratique de terrain nourrit mes questionnements, mes observations, et relance le processus de recherche.

C. Le moment de la Recherche: une pluralité de micro-moments

Le moment du laboratoire peut être vu comme un moment de formalisation. Le temps de rencontre est déjà présent depuis la dernière séance, et tous les jours, pour moi dans mon activité professionnelle. Cela entraîne un double regard, une certaine distanciation, mais aussi une réflexion en activité au sujet de la question qui nous est posée, tout en étant impliquée dans mon activité du quotidien. Cette question qui existe, ce groupe qui est là, entraîne un décalage dans le quotidien professionnel, et un essai d'une autre lecture.

Le laboratoire de recherche, c'est aussi un moment de commencements. Des commencements en cascades, reliés entre eux. Il est vrai que c'est confortable d'avoir un espace pour laisser advenir les commencements. Un labo de recherche c'est peut être alors un espace où les commencements de projets, les commencements de réflexion, d'observation ont leur place, y sont autorisés. C'est essentiel pour que la suite du commencement puisse ou non advenir.

C'est d'ailleurs étonnant, depuis que j'ai repris cette participation plus active au labo, les projets, les idées, se multiplient. Et lorsque les rencontres se raréfient, la dynamique se modifie elle aussi.

Le laboratoire de recherche fait référence à un espace à la marge, qui est nécessaire pour que puisse advenir un commencement, un renouvellement. L'espace à la marge, met hors temps, hors contexte, les individus pour penser, vivre une certaine convivialité, se rencontrer. Comment permettre ces espaces à la marge, un peu partout, dans la vie quotidienne, pour commencer, recommencer, et notamment aujourd'hui avec le contexte du covid?

Cette question est d'autant plus présente en ce moment, alors que nous sommes confrontés dans les milieux professionnels du sanitaire, du médico social, à une crise de la fidélisation de professionnels. A-t-on suffisamment pensé, et permis ces espaces à la marge pour ces professionnels? Des espaces dénués de toute autorité hiérarchique, où chaque professionnel, peut vivre la liberté de penser, de co-construire avec des pairs, sur une question, un thème?

Comment permettre un fonctionnement similaire pour les professionnels du soin, du milieu de l'enfance? Y a-t-il un lien entre le labo de recherche et ce qui se crée dans nos pratiques professionnelles?

Il s'agit de les laisser commencer, les laisser faire vivre les espaces de formation, les espaces d'analyse de pratiques. Jeudi, lors d'une quatrième séance d'analyse de pratiques, pour un groupe d'assistants familiaux (famille d'accueil), une professionnelle que je nommerai Joséphine s'est saisie de cet espace pour parler, de sa situation, de son éprouvé, de son vécu, de sa colère aussi par rapport à son institution, et à la société. Elle parlait, et les larmes coulaient sur ses joues. Ça faisait des mois que je la voyais peu s'exprimer, ou pour manifester une colère. Ça faisait des mois aussi, que je n'arrivais pas à entrer en relation avec elle. Jeudi dernier, alors que je finissais mon déjeuner, sur le pouce à la cafétéria, elle m'a lancé un regard "noir" ou que j'ai perçu comme insistant, en tout cas cela m'a fait accélérer la fin de mon déjeuner. Ce jeudi là, elle s'est saisie de cet espace, et s'excusa à plusieurs reprises de son discours qui allait "dans tous les sens", elle s'inquiétait de savoir si les autres professionnels la suivaient, car elle remarquait que son discours partait dans tous les sens. Le groupe a été accueillant, rassurant. Et je l'ai vue au fur et à mesure s'apaiser.

Son discours a été accueilli par ses collègues. A la séance suivante, les discussions étaient fluides entre les participants, et une certaine légèreté se faisait ressentir. A la séance suivante, un nouveau participant, inscrit depuis quelques mois, s'est enfin présenté dans le groupe pour participer à sa première journée d'analyse de pratiques. Le groupe l'a accueilli, et Josephine était très active dans cet accueil. Lors de cette séance, la réflexion s'est portée sur des sujets très précis avec des questionnements pertinents que chacun devait explorer, y compris moi. Réflexion, occupation des places, et dynamique étaient au rendez vous.

À un autre endroit, sur la première question du “comment ça va” le groupe s’est saisi de cet espace, pour y mettre du partage, de la convivialité. La fille d’une soignante avait fait des biscuits vegan, des muffins, que sa mère apportait pour qu’on puisse les partager pendant notre matinée d’analyse de la pratique. Une autre s’était autorisée à créer des petite fioles personnalisées pour chaque participant, avec un petit texte poétique pour chacun, accroché à la fiole. Celle ci contenait des sucreries. Elle raconte qu’elle avait envie de donner quelque chose à chacun, d’inviter chacun à la réflexion des le matin, avec une petite douceur et des mots poétiques.

Tout cela n’est absolument pas convenu dans la commande de leur direction. Mais je constate que plus on accueille ces mouvements collectifs, ces envies de convivialité, plus il y a du possible dans la pensée individuelle et collective.

Le fonctionnement à la marge, et en accueillant ce qui se présente est d’autant plus nécessaire en cette période, pour que la vie se réinvente dans le quotidien de nombreux professionnels. Je suis aussi intéressée d’observer comment ces mouvements impactent l’institution.

Comme le soulignait Patrick Dejours, la souffrance au travail naît de la volonté de faire fusion entre ce qui est prescrit et ce qui est réalisé dans le travail. La marge est cet espace d’invention, d’adaptation à la réalité humaine. Sans cette marge l’humain est en péril.

Le moment du laboratoire me paraît un moment d’apprentissage, que j’aurai envie de qualifier de décalé. L’apprentissage est indirect, informel ou non formel, il est continu, par rebonds entre les moments de rencontre. Il y est question de consentir à apprendre, d’accueillir ce qui se présente, et d’en apprendre quelque chose. Cela m’évoque la notion de gratitude, et aussi de positivité. Cela renvoie aussi à la notion transformation. Il s’agit aussi de faire avec l’imprévu, de le laisser advenir pour l’accueillir et le penser. Il ne s’agit pas de contraindre, mais de faire quelque chose de ce qui se présente.

Pour apprendre, il me semble nécessaire qu’il y ait un lieu pour accueillir, qu’il y ait un tiers, pour accompagner à consentir à accueillir les différences, et l’insupportable que cela peut parfois provoquer. Il s’agit aussi de transformer ce qui est accueilli pour en faire quelque chose. Le moment de recherche, est un espace où la transformation peut advenir, où elle est autorisée. Il est aussi essentiel qu’il y ait un but, un sujet ou préoccupation de recherche commun, pour relier et fédérer le groupe.

S’il y avait à nommer un autre moment ce serait celui du collectif. La convivialité serait un média pour faciliter les commencements, initier l’accueil de ce

qui se présente, participer à l'apprentissage, mettre en lien les uns et les autres. C'est un média intéressant pour commencer à apprendre à accueillir.

Peut-on parler du laboratoire de recherche comme un moment d'autorisation? Autorisation à chercher, à advenir, à être? En tout cas dans ces espaces à la marge quand tous les critères des différents moments nommés sont réunis, on peut espérer y voir une certaine autorisation à occuper sa place dans le groupe, dans la vie, et dans le monde.

M'inspirant des recherches de Rémi Hess sur le moment, il apparaît que la recherche est un des moments constitutifs de l'être humain. Consentir à l'existence de ce moment, en interaction avec les autres moments constitutifs de l'être humain participe à un certain équilibre, qu'il pourrait être intéressant d'interroger aujourd'hui dans la crise existentielle, humaine qui se profile dans les milieux du médico social, et du sanitaire.

D. Des réflexions en chaîne

A la lecture du texte de Jacques, je réalise encore une fois combien le vécu de la langue commune dans un labo est précieux. La première fois que j'étais entrée dans une salle de cours de l'université de Paris 8, j'avais été stupéfaite, et tellement heureuse d'entendre parler une langue que je situais mienne, et qui m'avait pourtant combien de fois isolée, avec un sentiment d'incompréhension, au cours de mon parcours professionnel et personnel. Quel bonheur d'entendre parler cette langue commune, quelle sortie d'isolement, que d'émotions, comme un moment de Re-Co-Naissance. Il y avait comme dans ce partage de la langue commune, une énergie créatrice à contenir.

Dans ce labo, aussi il y a cette langue commune, ces associations d'idées, ces échanges, dans une temporalité propre à chacun et au groupe. C'est essentiel une langue commune, mais avec ses disparités, ses singularités pour qu'une pensée puisse émerger, s'enrichir, se nourrir. Dans ce labo, c'est une convivialité culturelle, où la nourriture spirituelle est variée et subtile. C'est tout ce qui fait défaut aux espaces professionnels que je côtoie: plus de temps, pas de temps pour penser, accélération des actions, une convivialité tronquée parfois empêchée pour cause de covid.

Nos échanges par l'écrit me rappellent aussi Paris 8, et cette temporalité qu'elle venait introduire, éloignant de l'immédiateté de la parole orale. Il y avait comme un temps décalé qui s'instituait dans le quotidien personnel et professionnel, décalage

qui pour moi, me va bien, me protège, et me garantit un espace où la pensée a toute sa place.

Cette phrase de Jacques “c’est le fonctionnement qui rend lisible, qui éclaire la fonction”, c’est tellement éclairant, qu’elle me reste dans les différents moments professionnels que je traverse. Comment ça fonctionne ici? qu’est ce que ça en dit de la fonction?

Deux questions de Jacques: alors elle est comment cette nouvelle année? Je dirai “nouvelle”, nouvelle je l’espère de tant de nouveaux commencements.

Autre question de Jacques: la place tenue dans sa vie par sa production littéraire. L’écriture me permet un décalage, une introduction de temps décalé dans le quotidien personnel et professionnel, un temps décalé de sauvegarde. Alors le fonctionnement de mes productions littéraires?

- # Au bureau, dans mon espace, “boulevard des emmerdeuses, commune de tunoulécasse” (plaque offerte par mon fils à l’entrée de mon bureau), dans mon bazar, au chaud, en tenue cool, pas douchée, avec de la musique surtout, et un ampli pour bien ressentir le son, une lumière tamisée, et avec un café le matin... Et mon chat qui se pose sur les papiers du bureau.
- # Un espace pour me laisser le temps de réfléchir, pour laisser advenir ce que je ne mesure pas encore. Un moment pour me situer, voir où j’en suis. Parfois un temps du “rien”.
- # Un moment où je ne suis pas seule, plutôt en dialogue avec des auteurs, des collègues, avec mon imaginaire, avec des observations faites, éprouvées, avec aussi mon implication.
- # Un moment où tout se rejoint, où tout ce qui n’a pas pu se formaliser dans la semaine, y a sa place.
- # Un moment où je retrouve mon rythme, le mien, pas celui des autres, et qui me permet de garantir, de préserver mon temps, mon espace, même dans les mouvements qui vont s’opérer au cours des jours à venir. Un moment où je me prépare à demain, en étant ici et maintenant dans ce moment subtil, et que je voudrai interminable.
- # Un moment où des états de transe peuvent advenir, et portent les mots sur le clavier. La transe pour moi est un outil d’éclairage, d’intense existence portée parfois à son paroxysme notamment dans la zumba où les perceptions sont affinées, où je me sens tellement présente alors que l’on me perçoit comme dans mon monde, pas avec les autres. C’est tout l’inverse, je ne suis jamais autant avec les autres et avec moi même, que dans ces moments de transe. Et je déplore de ne pas pouvoir y être davantage.

En parler, c'est parler d'intime, c'est frôler l'étrangeté, révéler cette étrangeté de soi.

Bibliographie

Ardoino, j. (s.d.). *Autorisation*. Consulté le 07 janvier 2011, sur site perso ardoino, <http://jacques.ardoino.perso.sfr/autorisation>

Barbier, R (2004, juillet). Séminaire sur l'implication. *Flash existentiel et éducation*. Angers: iforis.

Bonniol, j. J. (1996). *La passe ou l'impasse: le formateur est un passeur*. Consulté le decembre 10, 2010, sur sites.univ-provence.fr/wse/dossier_pdf/recueil_1996_cahier_1.pdf

Boumard, P., Lapassade, G., & Lobrot, M. (2006). *Le mythe de l'identité*. Paris: anthropos economica.

Cifali, M. (1999). *Accompagner, certes, mais pour quelle rencontre?* Consulté le fevrier 10, 2010, sur www.arianesud.com.

Cifali, M. (2009). *Quels sujets forme ton aujourd'hui? Les valeurs éthiques d'un sujet apprenant confrontés à une vision manipulatoire de l'humain*. Geneve: Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation > section des sciences de l'éducation - ssed.

Delory Momberger, C. (2004). *Les histoires de vie*. Paris: anthropos economica.

Fonvieille, R. (1998). *Naissance de la pédagogie autogestionnaire*. Paris: anthropos.

Hatchuel, F. (2005). *Savoir, apprendre, transmettre, une approche psychanalytique du rapport au savoir*. Paris: la découverte.

Hess, R. (2009). *Henri Lefebvre et la pensée du possible, théorie des moments et construction de la personne*. Paris: Economica Anthropos.

Lapassade, G. (2006). *Groupes, organisation, institutions*. Paris: anthropos economica.

Lapassade, G. (1997). *L'entrée dans la vie*. Paris: anthropos.

Lesourd, F. (2009). *L'homme en transition*. Paris: anthropos économica.

Mezirow, J. (2001). *Penser l'expérience. Développer l'autoformation*. Paris: chroniques sociales.

Paul, M. (2004). *L'accompagnement: une posture professionnelle spécifique*. Paris: l'Harmattan.

Ricoeur P (2004). *Parcours de la reconnaissance*. Paris: Stock

Weigand, G. (2007). *La passion pédagogique*. Paris: anthropos économica.

Weigand, G., & Hess, R. (2007). *La relation pédagogique*. Paris: anthropos économica.

